

A propos des Feluettes

Les feluettes, c'est plus qu'une excellente pièce de théâtre. C'est un événement. Une telle intégration d'excellence ne peut être qu'un événement: exactitude du texte de Marc Bouchard, exactitude de la mise en scène de André Brassard, exactitude des interprétations...

Deux jeunes collégiens (Simon Doucet et Vallier, Comte de Tilly) développent l'un pour l'autre un amour qui en vient à devoir trouver sa fin dans le feu de la mort. L'un d'eux est arraché à cette mort par un camarade (Jean Bilodeau) qui envie la grandeur de l'amour des deux pécheurs et qui est le principal responsable du malheur des deux sodomites. Le sauveur devient évêque. Le rescapé est conduit en prison. A sa sortie du pénitencier, celui-ci prépare, avec quelques amis, «la répétition d'un drame romantique», du drame qui l'a séparé de son amant. Cette répétition met en lumière la contribution mesquine de l'évêque. Son but est de présenter à monseigneur Bilodeau ce qui, jadis, s'est déroulé autour de lui, à cause de lui, ou plutôt avec lui. Le scénario avait été inspiré par la vengeance: après qu'il eût été joué, l'homme de dieu devait être assassiné. Le drame se joue; le meurtre n'a pas lieu. La seule reconstitution du passé, rendue réelle par le jeu du théâtre, suffit à le rendre inutile, à conjurer le châtement.

C'est là la trame de l'oeuvre. Mais cette trame, quoique très riche, est encore trop pauvre pour recueillir toute l'oeuvre de Marc Bouchard. Autour de l'aventure des jeunes amoureux, en effet, il y a encore la grande histoire amoureuse d'une dame et d'un jeune homme, il y a la très noble histoire d'amour d'une mère et d'un fils. Ces histoires ne sont pas là pour allonger la pièce, comme les moments des mauvaises séries télévisées. Elles sont parfaitement intégrées à l'histoire centrale, mais non pas comme les éléments des excellents romans policiers où tout s'enchaîne. Elles sont intégrées en ce qu'elles chargent de signification l'ensemble et en ce qu'elles comportent une autonomie relative qui fait état de la complexité et de la contingence de la vie réelle. Elles démontrent qu'une série d'événements successifs est en même temps un ensemble d'événements simultanés.

Dans cette succession, dans cette simultanété, les personnages restent insaisissables. Ils ne sont pas marqués par une nature. On ne les a jamais vraiment compris. L'histoire les renouvelle sans cesse. On pense qu'une mère est aveuglée par l'amour qu'elle a pour son fils, on la découvre folle, on réalise qu'elle possède une intelligence d'une pénétration démesurée. On croit qu'une dame est ce qu'elle est parce qu'elle a l'art de nous faire croire qu'elle est ce qu'elle n'est pas; on réalise qu'elle n'est pas encore l'être qu'elle avait fait imaginer.

La fluidité des personnages est accentuée par les niveaux de la pièce. Il s'agit d'une pièce de théâtre dans une pièce de théâtre et, de surcroît, la mise en scène du vieux Simon et de ses camarades s'ouvre elle-même par une répétition, celle du martyr de saint Sébastien. Tout au long de la pièce, par ailleurs, les genres s'entrecroisent: humour, drame, tendresse, honneur, violence, ironie. Mais les niveaux ne sont pas que techniques. Ils sont aussi exploités dans les dialogues, et la vérité prend différentes formes. Celle du cynique, celle du fou; celle du cynique-fou... La pièce devient ainsi un inextricable jeu, où n'est jamais intelligible que le moment présent, c'est-à-dire le constant dénouement. Mais la compréhension ne semble jamais définitive; elle est perpétuellement multiforme. Il faut ajouter à cela que la répétition, ou plutôt l'évolution, renferme un ordre symbolique multiple et inépuisable: un personnage violé sur une croix; une montgolfière qui explose; une aristocrate abandonnée; des étrangers qui rencontrent d'autres étrangers; une mère qui mange de la terre; un fils qui se baigne au milieu du salon; un fils qui tue sa mère par amour; des incendies mi-enfer, mi-paradis; un fils flagellé par son père; un vilain qui trahit par amour autant que par lâcheté; des hommes qui jouent les personnages féminins mieux que les femmes ne se jouent elles-mêmes... Tout ce para-langage remplit tellement le discours que les dialogues ne deviennent qu'une infime partie d'une oeuvre infinie.

Les feluettes, ce sont les faibles, les fragiles. Ce sont les homosexuels. Ils sont feluettes parce qu'il faut bien ridiculiser ce qui n'est pas sanctionné par la coutume, par la religion. Rejetés par la société, ils doivent vivre leur amour en s'immolant, pour eux-mêmes. Et leur mutuel sacrifice, qui n'a rien de

volontairement politique, en fait des géants. Les feluettes, c'est une passion entre hommes. Mais parce que cette relation témoigne de toute la tendresse et toute la puissance de l'amour, le spectateur n'arrive précisément plus à reconnaître dans cette aventure qu'une magnifique histoire d'amour, si réfractaire à l'homosexualité qu'il soit.

Simon Laflamme